

FEUX CROISES épisode n° 4

La vie les avait conduits là, assoiffés et fourbus par une nuit sans lune. Les plaintes se mouraient sur leurs lèvres. Grelottant de fièvre, ils murmuraient « Maman » comme des enfants qu'ils étaient. Tout d'abord deux, maintenant trois dormaient dans la paille du fenil, confiés aux bons soins d'Anna. « Pour résister » avait-elle dit à Emile réticent : « une femme n'a pas besoin d'armes, le cœur suffit. »

Line, en grand secret, leur rendait de petites visites. Paul, le plus jeune, échappé de justesse à une prise d'otages, avait fui la Belgique, traversé la frontière. Sur des routes encombrées, il avait cheminé nuit et jour, entouré de gémissements, de vieillards épuisés, d'enfants en pleurs, comme chassés de leur maison par la peur, les bombardements, les hordes d'affamés dévastant leur village.

La fillette écoutait, préférant survoler à darts de mots magiques Bruxelles sur la Senne, les vieux quartiers flamands, la petite fontaine et son Manneken-Pis.

- Tu n'as pas mal ? demandait-elle, fixant avec effroi la manche vide de sa veste.

Paul riait comme un homme, d'un grand rire qu'il étouffait de sa main. - Depuis que je ne l'ai plus, non !

- Raconte encore, demandait-elle, d'une voix de mendiante.

Alors, il reprenait le fil de son histoire, puisque la petite insistait.

- J'étais sur la route ! Nous étions des centaines à pied, à vélo, sur des charrettes. Au-dessus de nous, des avions qui volaient de plus en plus bas. Soudain, ce fut comme si l'enfer leur tombait sur la tête...Et puis plus rien... Le trou noir... Quand il s'était réveillé, il était sur un brancard.
- Gérard, le Sedanais, était taciturne, un abcès dentaire le faisait souffrir. Il acceptait parfois de jouer avec eux.
- - Pour vous faire plaisir ! Une partie seulement. Je n'aime pas les cartes !

Sa voix était grave, un léger duvet brunissait ses joues, se devinait sur ses lèvres. Il se perdait parfois dans la contemplation d'une photo sortie de son portefeuille.

- Montre, qu'émandait-elle la main tendue.

Il faisait non avec la tête, remisant son trésor dans sa poche, alors que Paul lançait son rire moqueur à l'assaut des poutres, où quelques nids déserts attendaient le printemps. - Il est amoureux !

Jacques, le plus âgé, lui faisait peur. – Il souffre, disait-elle à Anna. Je vois bien qu'il pleure.

Le mal était grave, Anna ne l'ignorait pas.

- Il est jeune, répondait Emile, qui se voulait rassurant.

Et Jacques délirait, suppliait, appelait sa mère, dévidant des paroles insensées. Parfois, les mots s'éteignaient sur ses lèvres fiévreuses, il écoutait, tremblant, le vent courir sur la toiture. – Ils sont là, disait-il. Alors Anna soulevait sa tête, le forçant à boire à petites gorgées le lait chaud qu'elle avait apporté. Ils sont là, répétait-il, le visage en sueur.

Il faudrait un médecin, dit Anna à l'entrée de Max, venu aux nouvelles. Il ne s'en sortira pas.. L'homme eut une hésitation que la prudence réprima. – Ce serait une folie.

- La folie serait de le laisser mourir, rétorqua-t-elle, violemment.

- Tout médecin qu'elle est, elle pourrait parler !

Soulevée par l'indignation, la fatigue et la peur, elle fit front de toute sa petite taille. – C'est un risque à prendre ! Mais je sais qu'elle ne parlera pas ! Puis se ravisant : - Si tu n'agis pas, j'irai la chercher moi-même !

III

La guerre l'avait poussée à fuir, loin de sa Pologne natale.

Après des jours d'errance sur les routes encombrées, parmi des hordes épuisées, Eva était arrivée à bout de forces et d'espoir. « Un village paisible » lui avait-on dit. « Montmorin, dans le Midi de la France. En zone libre, où les risques sont moins grands. »

A présent, la guerre la rattrapait, elle et Pauline. Pauline, petite fille perdue, noire de poussière, errant sur la route à quatre pattes, sans même la force de crier cette immense terreur lisible dans ses yeux. Pauline, sans doute l'unique rescapée d'un raid ayant anéanti les siens. Pauline, qui l'avait sauvée par cet immense besoin mutuel qu'elles avaient d'être ensemble. La présence de l'homme, assis face à elle, l'effrayait.

- Je n'exerce plus, dit-elle avec un léger accent trahissant ses origines.
- Je sais, Docteur Eva Urman, répondit Max d'un ton froid. Mais vous avez exercé à Varsovie.

D'un regard circulaire, il inspecta la pièce à vivre, constata son inconfort et, apercevant la fillette endormie, s'étonna.

- J'ignorais que vous aviez un enfant avec vous.

La vue de la contraction de ses mâchoires, la froideur de ses yeux gris, accentuèrent l'infinie lassitude ressentie par Eva.

-J'ai trouvé cette enfant divaguant sur la route. Inconnue de tous. Je ne pouvais l'abandonner.

Leurs regards se croisèrent, se fixèrent l'un à l'autre avec défi. Celui d'Eva, plus tendre, céda.

- Que me voulez-vous ? Qu'attendez-vous de moi ?

Conscient de l'avoir bousculée, il s'offrit le temps de caresser des yeux la chevelure blonde qu'elle laissait flotter sur ses amigres épaules, les yeux clairs où se lisait le désarroi.

- Que vous examiniez un jeune garçon.
- De quoi souffre-t-il ?
- Une balle dans la cuisse.

Elle eut une petite grimace d'assentiment.

- L'examiner oui. Et après une courte pause : Mais l'opérer... C'est impossible. Je vais manquer d'instruments, dit-elle, désignant une sacoche de cuir brun sur le buffet.

Un haut-le-corps fit décoller vivement son dos du dossier de la chaise, le buste tendu en avant, les mains en appui sur les genoux :

- Comprenez-moi bien, Docteur Urman, dit Max avec une colère mal contenue. J'ai besoin de vous ! Il s'agit de la vie d'un tout jeune homme. Vie que je remets entre vos mains. Et je ne vois en cela rien d'impossible...

Face à tant d'incompréhension, elle baissa la tête.

- Rien d'impossible, insista-t-il durement. Pour ajouter après une courte pause : Et si vous désirez rester parmi nous...

Le lent passage gris du regard de l'homme sur son corps fit frissonner la jeune femme, en même temps que la menace la pénétrait comme une lame.

- Il me faudrait de l'éther, énuméra-t-elle, apparemment résignée, un grand plateau métallique, de l'alcool aussi, pour flamber mes instruments, une ceinture...

Mettant fin à leur entrevue, il repoussa la chaise de bois, déplia lentement sa haute taille, pour éviter de la dominer trop brusquement.

- Bien, lâcha-t-il, apparemment satisfait. Vous aurez tout cela.

Conscient de sa victoire, il se voulut rassurant : Vous êtes ici à l'abri, le hameau est isolé, la fillette mangera à sa faim.

Elle ignora la remarque, ébaucha un geste d'impuissance, tenta une dernière excuse : Je ne connais pas le village.

- Voici un plan, dit Max, sortant de sa poche un feuillet qu'il lui tendit.

Face à son immobilité, il s'emporta, les sourcils haussés : - Prenez-le, je ne vais pas rester ainsi le bras tendu.

Le son de sa voix coléreuse déclencha les pleurs de l'enfant, brutalement tirée de son sommeil. Max fit geste de l'approcher : - Non, s'interposa vivement Eva, Pauline craint les visages inconnus.

A suivre...

